

LE

3

CINQUIÈME ACTE,

DRAME-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

Le samedi 9 février 1833,

DE MM. **BENJAMIN ET HYACINTHE.**



PARIS.

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS - ROYAL,

ALERIE DE NEMOURS.

—
1833.

PERSONNAGES.

M. LE COMTE DE LUSSAN.
M. LE BARON MARCEL DE LAUNAY.
GEORGES DE VERNEUIL.
FRÉDÉRIC, officier de génie.
CRAO, secrétaire de M. de Lussan.
M^{me} HORTENSE DE CÉRIGNY.
M^{me} DE LUSSAN.
HERMANCE.
UN ÉPICIER.
UN RENTIER.
UN ÉLECTEUR.
UN JOURNALISTE.
LA PIERRE, domestique de M. de Lussan.
PIQUEURS, INVITÉS, INVITÉES.
PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.
M. LE C^{te} DE CÉRIGNY, personnage muet.

ACTEURS.

MM. DARMANCE.
FRANCISQUE.
FOSSE.
ANDRÉ.
CONSTANT.
M^{mes} IRMA.
MATHILDE.
LAURE.
GILBERT.
BARBIER.
ÉMILE.
ALEXANDRE.
BOURGEOIS.



Nata. S'adresser pour la musique à M. Chautagne, au théâtre de l'Ambigu.

LE
CINQUIÈME ACTE,
DRAME-VAUDEVILLE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon. Deux fenêtres et la porte au fond donnant sur une terrasse. Portes latérales à droite et à gauche. A droite de l'acteur est un canapé avec des fauteuils. A gauche se trouve un piano, et à côté une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

Piqueurs sur la terrasse, donnant du cor. Valets arrivant avec des équipages de chasse, ensuite GEORGES.

CHOEUR.

AIR : *Adieu, Monsieur, adieu donc pour la vie.*

Déjà le jour dans la plaine étincelle ;
L'écho répète au loin le son du cor.
Joyeux chasseurs que le plaisir appelle,
Réveillez-vous, le gibier prend l'essor.

GEORGES, entrant en scène.

Le mouvement, le plaisir, c'est la vie,
Égayons-la dans sa belle saison,
Et ménageons pour l'âge ou tout ennuie
Le long sommeil et l'éternel boston.

CHOEUR.

Déjà le jour dans la plaine étincelle, etc.

GEORGES.

Comment ! pas une dame encore sur la terrasse ? Joseph, dites aux piqueurs de recommencer le réveil. Lambert, mon fusil, ma poudrière.

SCÈNE II.

Mme DE LUSSAN, HORTENSE DE CÉRIGNY, invités, en costume de chasse.

GEORGES.

Allons donc, mesdames ! le soleil est levé depuis long-temps ; les chevaux piaffent devant la grille.

Mme DE LUSSAN.

Mais , monsieur le comte , il est à peine huit heures.

GEORGES.

C'est beaucoup trop tard ; nous eussions dû partir au point du jour. (*A Frédéric, qui entre*) Comment, lieutenant, vous, vous le dernier ! Vous vous imaginez peut-être qu'il s'agissait d'une chasse aux flambeaux ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! partons-nous ?

HORTENSE.

Un instant, je vous prie. J'ai oublié mon flacon dans mon appartement. J'ai prié monsieur Cráo d'aller le chercher ; mais il est d'une lenteur ! Voyez donc, Pierre.

GEORGES.

Ce maudit bossu de Cráo n'a pas l'esprit moins à rebours que le corps, il fait tout de mauvaise grâce.

Mme DE LUSSAN.

Allons, Georges, un peu d'indulgence ; vous ne pouvez le souffrir !

GEORGES.

C'est que vous ne le connaissez pas comme moi, ce Cráo. . . . , l'être le plus envieux. . . . , comme si tous ceux qui l'entourent lui avaient volé les avantages que lui a refusés la nature.

(*A Cráo arrivant et présentant le flacon à la comtesse.*)

Allons donc, monsieur, allons donc ! voici une heure que l'on vous attend.

CRAO.

J'en fais mes très humbles excuses à madame ; mais j'aurai l'honneur de vous dire, monsieur, que je suis secrétaire de M. le comte de Lussan, et non pas tourneur à votre service. (*A part*) Dieu merci !

GEORGES d'un ton railleur.

Je demande bien pardon à monsieur Cráo, d'avoir compromis sa dignité de secrétaire, en l'engageant envers madame à un léger acte d'obligeance.

PIERRE.

Les calèches sont aux ordres de ces dames.

HORTENSE.

Partons.

CHOEUR.

Déjà le jour dans la plaine étincelle, etc.

Georges donne la main à Hortense, Frédéric le bras à madame de Lussan. Tout le monde suit. Ils sortent par le fond.)

SCÈNE III.

CRAO.

Enfin les voilà partis! valets, chiens, cavaliers, chevaux, femmes charmantes! tous au galop vers le plaisir; tous, excepté moi. . . . moi laid, difforme, grognon, comme ils m'appellent. . . On le serait à moins. Eux, quand ils vont revenir, ce sera la toilette, une bonne table, et puis la danse, avant ou après dîner; le soir la fraîche promenade sur l'étang ou les causeries sous les allées sombres; et enfin, la nuit. . . . les. . . . J'entends tout cela, moi. . . . et dire que jamais, non jamais! . . . Je mange mon pain à la fumée; c'est suffoquant. *Il se regarde dans la glace.*) Mais aussi. . . . mire-toi donc, Crao. . . . compare-toi à ce Georges avec sa taille svelte et sa pâle figure; monte donc, comme lui, un cheval fougueux; va tournoyer dans une walse, et presser, comme lui, dans tes grandes mains sèches, le corps amoureux de sa maîtresse; car c'est sa maîtresse, madame Hortense de Cérigny; elle vient respirer à la campagne avec le premier compagnon des jeux de son enfance, qu'elle a retrouvé dans le monde. . . . par hasard! On sait ce que c'est que ces hasards-là, et pendant que le mari, monsieur de Cérigny, bureaucratise à Paris. . . . J'ai vu. . . . j'ai vu leurs mains se rencontrer; leurs regards, ils se parlaient sur les lèvres l'un de l'autre! Hortense! Georges! . . . Je le hais, ce Georges! je les hais tous. Ils sont heureux, et ce n'est pas assez; il faut à ces êtres moqueurs un plastron pour leurs impertinences, et c'est moi. Je me trouve là sous leurs mains, sans défense. . . .

AIR : *De la Légère.*

La colère (*bis*),
 Quand j'y pense, m'exaspère,
 Mais j'espère,
 Oui j'espère
 Qu'ils me paieront
 Chaque affront.

On m'insulte. Oh! si j'avais
 Trente mille écus de rente,
 Voiture à bonne soupente,
 Hôtel à nombreux valets;
 Leur cajolerie atroce,
 Toujours fidèle aux écus,
 Me prouverait que ma bosse
 Est un agrément de plus.

La colère (*bis*),
 Quand j'y pense, etc.
 S'appuyant sur son blason,
 Ce Georges, un fat à moustaches,
 Sur moi lève la cravache,
 Et m'en refuse raison.

C'est en raillant qu'il recule.
Dans le grand monde reçu,
Monsieur craint le ridicule
D'estropier un bossu.
La colère (*bis*), etc.

On vient. Ah ! c'est monsieur Marcel de Launay ; celui-là n'aime pas le monde non plus, ça nous rapproche. Si j'ai vu clair que toute cette folle société prenne garde à lui Il y a des passions violentes, sous cette écorce épaisse et rude, et j'ai bien jugé son caractère ; s'il tenait un ennemi, parent, oncle, frère ou neveu, au bout de son fusil, je le crois homme à lâcher le chien.

SCÈNE IV.

MARCEL. Il est en costume de chasse. En entrant, il pose son fusil sur un meuble, et s'assied dans un fauteuil, au fond CRAO.

CRAO allant à lui.

Bonjour, monsieur Marcel. Vous n'êtes donc pas à la chasse avec tout le monde ?

MARCEL.

Non.

CRAO.

Vous aimez pourtant bien la chasse ?

MARCEL.

Oui, mais il y a des gens avec qui je ne l'aime pas.

CRAO.

Madame de Lussan, votre cousine, qui vous a fait venir du fond de vos Pyrénées, est bien bonne pour vous.

MARCEL.

C'est vrai.

CRAO.

Vous ne pouvez pas avoir à vous plaindre non plus de ces messieurs, de Lussan, Frédéric, Georges ?

MARCEL se levant.

Georges ! Ah ! celui-là ; je ne puis le souffrir avec son air fat, impertinent, évaporé, ses manières de femmelette

CRAO.

De femmelette ; vous avez bien raison. Je suis sûr qu'il met un corset !

MARCEL.

Pas possible !

CRAO.

Je vous dis que j'en suis sûr.

MARCEL.

Cráo, tu est le seul avec qui je cause ici sans défiance, parce que tu me mets à mon aise. Eh bien! j'aurais plus de plaisir à mettre une balle dans le corset de ce fat que dans l'épaule d'un daim.

CRAO.

Parce que vous imaginez qu'il est bien venu d'une femme que vous.....

MARCEL.

Tais-toi, Cráo, tais-toi.

CRAO.

Voyez-vous. Je gagerais qu'il n'en est rien. Les femmes, au bout du compte, aiment un homme qui soit homme. Les fadaises, les gentillesses des mirliflors, c'est bon pour la conversation..... Mais (*plus bas*) je vous dirai, moi, qu'il ne tiendrait qu'à vous de.....

MARCEL.

Cráo, ne raille pas.

CRAO.

Pourquoi raillerais-je?... Comme si je ne l'avais pas vue plusieurs fois, dans les premiers jours de notre arrivée au château, vous suivre avec un certain regard..., prendre votre parti contre ceux qui se moquaient de vous!

MARCEL.

C'est vrai, dans le commencement; mais elle-même rit à mes dépens aujourd'hui!

CRAO.

Elle rit à vos dépens! parce que vous n'avez pas su deviner qu'un homme comme vous plaît toujours, lors même que ce ne serait que par singularité. Ah! si vous saviez vous faire valoir (*mouvement de Marcel*)! Vous faire valoir, oui... Qu'est-ce que ça me fait, tout ça? Je n'y ai aucun intérêt particulier: je dis ce que je pense et ce que je sais, voilà tout.

MARCEL ému.

Ce que tu sais?

CRAO.

Eh oui! vraiment, toute sa conduite...

AIR : *Je voulais bien* (Fra-Diavolo).

C'est de l'amour (*bis*),
Mais vous ne vouliez pas comprendre
Sa douce voix, son regard tendre,
Qui semblait dire tour à tour :
C'est de l'amour (*bis*).

Elle était bonne alors... ricuse.
Maintenant elle est furieuse
De vous trouver aveugle et sourd.

C'est de l'amour (*bis*).

MARCEL avec doute.

De l'amour!

CRAO (Marcel fait le mouvement de sortir).
Où allez-vous?...

MARCEL.

Je m'en vais, car tu me rendrais fou...

CRAO.

Restez donc, vous verrez ces dames.

MARCEL.

Ces dames... Que m'importe... Elle seule... Mais ils seront
là tous... Non. La solitude... J'ai besoin de calmer ma tête, de
rafraîchir mon sang... Crao, c'est du feu que tu m'as jeté dans
le cœur. (*Il va pour s'éloigner.*)

CRAO.

Vous viendrez pour dîner, au moins.

MARCEL.

Oui... (*A lui-même*) De l'amour!

CRAO.

J'en préviendrai madame de Lussan.

MARCEL.

Bien. Je serai dans le parc. (*A lui-même.*) Ma tête est perdue!
De l'amour!... pour moi! Elle... Je ne veux pas le croire.

(*Il prend son fusil et s'éloigne en courant.*)

SCÈNE V.

CRAO.

Me voilà donc assuré de rire... comme dit le proverbe, comme
un bossu... Voilà le gant jeté entre les deux rivaux... Il y en
aurait pardieu trois si j'avais leur position et leur tournure...
Mais... ça m'est égal, il n'y a plus qu'à exciter les deux coqs.
Qxi... qxi... Ça m'amusera.

RONDEAU.

AIR nouveau de M. Tolbecque (2^e acte de M^{me} Gibou).

Le plaisir (*bis*), c'est de se distraire.

J'ai de quoi, dieu merci!

Le monde me fait la guerre,

Eh bien! guerre au monde aussi (3 fois).

Le Destin attache une ame
Au corps chétif d'un magot,
Il cache un esprit de flamme
Sous un croquis de Calot,

Et me dit :
Mon petit, } (bis).
Voilà ton lot.

Il est joli mon lot! Est-ce que je lui ai demandé à naître, au destin, et à naître de travers?... S'il avait fait de moi un arbre, une pierre, une huître, je ne dirais rien; mais il me jette avec de l'intelligence dans une société qui me force à m'isoler d'elle... Eh bien! je rirai tout seul... je m'amuserai à ses dépens, comme elle s'amuse aux miens.

Le plaisir , etc.

Chien , j'aurais gardé ma porte;
Cheval , conduit mon haquet;
Homme , bâti de ma sorte,
Dites si Crao pourrait ,
Étant bâti de la sorte ,
Faire un homme à son portrait ?

Et encore faudrait-il une créature humaine assez bonne pour le vouloir!... Point de femme! point d'ami! Je m'en passerai , et, faute de pouvoir faire le bonheur de personne, je ferai enrager quelqu'un, ça m'aidera à passer le temps.

Le plaisir , etc.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

(*Il remonte le théâtre.*) Ils reviennent déjà, bon!

SCÈNE VI.

Mme DE LUSSAN, M. DE LUSSAN, FRÉDÉRIC, GEORGES,
HORTENSE, CRAO, toute la société.

CHOEUR.

Ain : *Alerte ! alerte !*

Au gîte (bis) !
Revenons bien vite.
Le ciel est noir,
Au gîte (bis) !
Il va pleuvoir.

GEORGES.

Notre chasse n'a pas été longue.

M. DE LUSSAN.

Sans l'orage qui nous a surpris à l'entrée de la forêt, je vous aurais donné une leçon de vénerie.

HORTENSE.

Jolie leçon!... Idée merveilleuse de nous faire suivre ces mes-

sieurs à la chasse... par un temps de pluie... Voilà nos chapeaux et nos robes en bel état!

GEORGES.

Eh bien! mesdames, pour vous faire oublier ce désagrément, je vais vous communiquer un projet auquel personne n'a songé.

TOUS.

Voyons ce projet.

GEORGES.

L'automne amène les longues soirées, je propose de disposer la grande salle pour y jouer la comédie.

FRÉDÉRIC.

Bravo!

TOUS.

Voilà une idée parfaite.

Mme DE LUSSAN.

Et dire qu'elle n'était venue à personne.... Il est étonnant....
Quand jouerons-nous?

GEORGES.

La semaine prochaine, si vous voulez.

M. DE LUSSAN.

Cráo vous servira de souffleur.

GEORGES à demi-voix.

Il montera donc sur un tabouret.

CRAO, de même à Georges.

Hem! je n'aurais pas eu besoin de cela pour être de taille avec vous, si vous l'eussiez bien voulu, monsieur.

GEORGES.

Comment, de la rancune!

CRAO.

Non, c'est de la mémoire des épaules.

FRÉDÉRIC.

Mais que jouerons-nous?

HORTENSE.

Ah! oui, que jouerons-nous? Voyons, que chacun donne son goût.

(On se groupe au fond.)

CRAO, à Georges (à l'avant-scène).

Si ces dames sont embarrassées, vous pourriez leur proposer de jouer la Maison en Loterie.

GEORGES.

Et M. Cráo jouerait le rôle de ce brouille-tout de Rigaudin? Vous auriez bien du mal à brouiller quelqu'un ici, mon pauvre Cráo!

CRAO à part.

Tu verras... (*Haut*) Ce n'est pas comme cela que je l'entends, je parle du rôle d'observateur.

GEORGES.

Bon Dieu ! et qu'observe M. Cráo ?

CRAO.

Bien des choses ; une entre autres qui divertirait bien M. le comte, s'il la savait.

GEORGES.

Voyons.

CRAO.

Mais j'ose lui recommander le silence. (*A voix basse*) C'est que M. le baron Marcel de Launay est depuis quelque temps sujet à de singulières distractions.

GEORGES.

Ah ! que fait-il donc ? prend-il des canards pour des grives, et des sangliers pour des loups ?

CRAO.

Il en serait bien capable, car les amoureux sont capables de tout.

GEORGES.

Marcel amoureux ! et de qui ?

CRAO.

Si M. le comte se formalisait ?

GEORGES.

Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi ?

CRAO.

Eh bien ! M. Marcel est amoureux de

GEORGES.

Finis-en donc.

CRAO.

De madame Hortense de Cérigny.

(Georges part d'un éclat de rire.)

TOUT LE MONDE.

Qu'avez-vous donc ?

FRÉDÉRIC.

Quest-ce qui vous prend ?

GEORGES.

Oh ! rien, c'est une idée....

Mme DE LUSSAN.

Elle doit être gaie.

GEORGES.

Cráo, mon cher, va chercher à la bibliothèque toutes les pièces nouvelles venues de Paris.

CRAO.

Oui, monsieur le comte (*à part*). Il me renvoie pour prévenir ces dames. (*Il écoute un peu au fond du théâtre.*)

GEORGES (*croyant Cráo parti*).

La chose la plus divertissante, la plus bouffonne...

Mme DE LUSSAN.

Qu'est ce que c'est donc!

GEORGES.

Marcel est amoureux!

TOUS.

Amoureux fou !...

HORTENSE.

Cela n'est pas possible!

CRAO *à part*.

La partie est nouée; à vous la balle, mes gentilshommes!

(*Il sort par le fond.*)

Mme DE LUSSAN.

Et qui vous a fait ce conte?

GEORGES.

Cráo.... qui m'a dit le nom de la dame de ses pensées.

Mme DE LUSSAN.

Vous nous le devez.

GEORGES.

Et je vous le livre : c'est madame, madame de Cérigny.

HORTENSE.

Georges, vous plaisantez aux dépens de ce pauvre garçon...

GEORGES d'un air très sérieux.

Voilà une conquête qui donnera de l'ombrage à M. de Cérigny. Cette passion, s'il en est informé, pourra bien hâter son retour de Paris.

M. DE LUSSAN.

Ce pauvre Marcel, il va devenir fort amusant !..

Mme DE LUSSAN.

Ce qui serait charmant, ce serait qu'Hortense l'encourageât un peu.

HORTENSE.

Il est trop laid.

Mme DE LUSSAN.

Ah! c'est de l'injustice.

HORTENSE.

Au moins il a l'air trop..... passez moi le mot, trop brutal.

M. DE LUSSAN.

Voilà bien les femmes!.. elle appelait cela de l'originalité lorsqu'il est arrivé au château!..

HORTENSE.

Oui, c'était drôle, parceque c'était nouveau pour moi... mais ça dure trop long-temps... il ne se forme pas du tout... et quelquefois, il me fait une frayeur affreuse.

Mme DE LUSSAN.

Vous êtes folle, ma chère!

M. DE LUSSAN.

N'est-ce pas que vous l'encouragerez un peu?.....

FRÉDÉRIC.

Ah! mesdames, grâce pour lui! Il y aurait quelque chose de trop cruel à lui faire entrevoir un bonheur qui ne se réaliserait pas.... C'est déjà assez malheureux d'aimer sans espérance.....

HORTENSE.

Ah! Ah! Ah! monsieur le moraliste! vous auriez dû entrer dans les ordres; Frédéric, vous prêchez comme un premier vicaire.

FRÉDÉRIC.

Comme il vous plaira. Cependant il ne faut pas jouer avec l'amour; c'est comme le feu, ça brûle.

Mme DE LUSSAN.

Est-ce à votre école de Metz que vous avez appris ça? (*A l'oreille, en riant*) Pédant..... (*Haut*) Hortense, voyons, occupez-vous de Marcel; pas d'égoïsme mon Dieu, s'il m'avait honorée de son goût, je vous donnerais l'exemple, moi :

HORTENSE.

Si vous croyez que cela puisse vous distraire,..... je me sacrifie.....

(*On entend deux coups de fusil, puis des cris.*)

M. DE LUSSAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Mme DE LUSSAN.

J'entends crier!

HORTENSE.

Il est arrivé quelque accident!

Mme DE LUSSAN.

Pierre, Joseph, voyez-donc!

SCÈNE VII.

Les mêmes, CRAO.

CRAO, accourant.

Oh ! le diable d'homme !

FRÉDÉRIC.

Qui ?

CRAO.

M. Marcel.

GEORGES.

Que s'est-il donc passé ?

Mme DE LUSSAN.

Qu'a-t-il fait ?

CRAO.

Ce qu'il a fait, madame ! il l'a tué raide aux yeux de tous les gens du pays.

HORTENSE.

Mais qui tué, bon Dieu ?

CRAO.

Oh ! c'est vrai ! je vous demande bien pardon. D'ici vous ne pouviez pas voir la lutte corps à corps, ma foi !

Mme DELUSSAN.

Mais qui luttait contre lui ? dites-le donc !

CRAO.

Ce loup furieux qui avait passé à l'entrée du bois, il y a deux jours ; il tenait déjà la fille du jardinier par sa jupe à l'arrivée de M. Marcel. Sans sa présence d'esprit, et la force de son poignet, car deux coups de fusil n'avaient fait qu'effleurer la peau de l'animal, il n'y aurait plus de fille de jardinier ni de M. Marcel C'est un Turc que ce chrétien là Jamais coup plus vigoureux n'est arrivé d'aplomb sur une tête de loup. L'animal est tombé comme un bloc, vlouff.

HORTENSE.

Et M. Marcel est-il blessé ?

CRAO.

Ça ne m'étonnerait pas Mais, comme je voyais tout d'une fenêtre je n'ai pu m'assurer Le voici lui-même.

(Marcel , tout poudreux , sa veste de chasse déchirée , paraît tenant sur son épaule le loup qu'il a tué. Il le jette sur le perron. On se précipite vers lui.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes , MARCEL , paysans.

Aria de Doche (final du 1^{er} acte d'Uu de Plus.)

MARCEL , écartant les paysans.

C'est bon , c'est bon , faites-moi place ,
Et buvez un coup pour mon bien.

GEORGES.

C'est Hercule en veste de chasse.
Voyez sa pose , il est fort bien.

MARCEL.

Allons , allons , faites-moi place ,
Et buvez un coup pour mon bien.

LES PAYSANS.

Allons , allons , faisons-lui place ,
Allons boire un coup pour son bien.

(Ils sortent en emportant le loup.)

HORTENSE.

Ses vêtements sont en pièces !

Mme DE LUSSAN.

Êtes-vous blessé , Marcel ? Je vais donner des ordres.

MARCEL.

Ce n'est pas la peine. ce n'est rien. Le bras un peu
froissé seulement , quelques égratignures.

HORTENSE.

Pierre , demandez à Rosalie du linge , du vulnéraire.

MARCEL.

S'il m'avait fallu du vulnéraire pour tous les horions que j'attrapai
dans les Pyrénées.

HORTENSE.

Laissez voir au moins.

MARCEL montrant son bras.

Ah ! volontiers ! Je vais aller changer de vêtements.

Mme DELUSSAN.

Traverser le village dans cet état !

HORTENSE.

On pourrait , avec des épingles , déguiser les traces trop inconve-
nantes du combat.

Mme DE LUSSAN.

Mieux que cela , nous avons ici la garde-robe de Jules mainte-

nant à Paris. Par exemple, il n'a ni veste ni redingote de chasse; il faudra vous mettre en frac.

MARCEL.

Comment, ma cousine, en frac, moi!

Mme DE LUSSAN.

Ce sera une occasion.

HORTENSE.

Un habit dessine la taille; vous l'avez belle.

CRAO bas à Marcel.

Est-ce moi qui le lui fais dire? Décidez-vous donc!

Mme DE LUSSAN.

Pierre, conduisez monsieur au pavillon. (*à Marcel*) Il vous habillera, c'est un excellent valet de chambre.

MARCEL.

Comme il vous plaira.

Air de Doche (final du 1^{er} acte d'Un de Plus.)

TOUS.

Après le combat et la chasse,
Bon dîner nous fera grand bien.

HORTENSE.

J'aime à voir le courage en face,
Ainsi je vous prends pour soutien.

CRAO bas à Marcel.

Allons, vainqueur, un peu d'audace,
Je crois qu'on vous traite assez bien.

MARCEL.

Auprès d'elle j'aurai ma place,
Ah! quel bonheur vaudra le mien?

(Marcel entre dans l'appartement à droite du spectateur)

SCÈNE IX.

Les mêmes, hors MARCEL

GEORGES riant.

C'est qu'il y va! l'inculte baron de Launnay en élégant, ce sera chose impayable.

M. DE LUSSAN.

Il est brave, ma foi!... Prenez garde, mon cher, qu'il ne vous entende, il vous traiterait comme son loup!

GEORGES.

Ah!...

Mme DE LUSSAN.

Tous ces incidens-là vont nous faire oublier que nous voulions jouer la comédie.

GEORGES.

Oh ! une idée neuve, délicieuse, inattendue !

TOUS.

Voyons ! voyons !

GEORGES.

Crao, avez-vous dans la bibliothèque les OEuvres de Ducis ?

CRAO.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Le volume où se trouve Othello ?

TOUS.

Othello !

GEORGES.

Vous ne voyez pas notre assommeur de loups dans Othello ?

CRAO à part.

Je m'en doutais.

TOUS.

Oh ! la bonne folie !

FRÉDÉRIC :

Je fais le pari que vous ne ferez pas accepter ce ridicule à M. Marcel,

GEORGES.

Vous perdrez, mon cher, si une belle comtesse bien obligeante, et qui a du pouvoir sur toutes les volontés, veut encore se charger de cette négociation délicate.

HORTENSE.

Si c'est sur moi que vous comptez...

GEORGES.

Sur vous-même.

HORTENSE.

Aria de *l'Espiagné* (vaudeville).

Que voulez-vous que je lui dise ?

Dans sa rudesse il forme un être à part,

Et ce n'est pas un homme qu'on séduise

Par un mot tendre, un sourire, un regard.

Pour que Marcel, qu'ici chacun réclame,

Pût consentir à faire le Talma,

Il me faudrait d'abord toucher son ame :

Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour cela (*bis*).

M. DE LUSSAN.

Ah ! coquette, vous savez bien le contraire !

GEORGES.

Quoi ! vous avez l'audace de nous dire pareille chose, quand vous savez qu'il dessèche d'amour pour vous !

HORTENSE.

M. Frédéric pense que j'échouerais... Et ajoutez que ce serait un plaisir fort ennuyeux.

GEORGES.

Au contraire, nous répèterons très sérieusement jusqu'au jour de la première représentation ; et ce jour-là seulement nous intercalerons dans les vers de Ducis toutes les bouffonneries que le jeu de Marcel amènera infailliblement, lui étant de bonne foi dans cette charge improvisée qui le déroutera tout-à-fait.

HORTENSE riant.

Oui, cela peut être drôle, j'en conviens.

FREDERIC.

Convendez plutôt que cela passe la plaisanterie ; j'ai envie d'avertir ce brave jeune homme.

Mme DE LUSSAN à demi-voix.

Frédéric, si vous tenez à...., je ne vous le pardonnerais de ma vie.

FRÉDÉRIC.

Mais, enfin, vous ne songez pas que ce qui n'est qu'une bouffonnerie pour vous est peut-être la vie de ce jeune homme.

GEORGES.

Oh ! oh ! oh ! soyez tranquille ! son désespoir n'ira pas jusque-là.

FRÉDÉRIC.

Qu'en savez-vous ? Lorsqu'on lui dira, à ce malheureux qui se sera bercé quelques jours de sa douce vie d'amant aimé : Ce n'était qu'un jeu, Marcel, un jeu de folâtre et joyeuse femme qui a voulu s'amuser un moment....

Mme DE LUSSAN.

Mais il est unique, avec sa plaidoirie !

FRÉDÉRIC.

Unique ! unique ! (*Plus exalté*) Et s'il trouvait mauvais d'avoir servi de jouet, de passe-temps, et qu'il osât se permettre... que sais-je !...

GEORGES riant.

Oh ! oh ! alors madame ne manquerait point, je pense, de parteners.

AIR : *A soixante ans.*

Pour soutenir madame en sa querelle,
Mille défenseurs s'offriraient.

FRÉDÉRIC.

Qui se feraient tuer pour elle.

GEORGES.

Tuer pour elle, ou qui la vengeraient.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez dire alors qui le tueraient.
Le beau final d'une plaisanterie,
Quand les valets, à l'heure du repas,
En nous servant diraient ent'eux tout bas :
Allons donc voir au bout de la prairie,
Monsieur Marcel est couché mort là-bas!

HORTENSE.

Quelle horreur !

Mme DE LUSSAN.

Vilain Frédéric, avec ses sottises !

FRÉDÉRIC.

Jè vous donne ma parole d'honneur que si c'était moi... je ferais payer chèrement.....

GEORGES.

Vous, mon cher, je le conçois... mais M. Marcel.

M. DE LUSSAN.

Tu es absurde!... Après tout sera-t-il donc si malheureux de se croire aimé un moment !

GEORGES.

C'est très juste; (*à Hortense*) vous avez promis !

HORTENSE.

Pour ne pas avoir l'air d'y mettre de mauvaise grâce, je lui parlerai; mais vraiment, je vous le dis ici, je me sacrifie.

CRAO.

Voici le volume.

GEORGES.

Et voici l'homme, ecce homo !

AIR : *Je vous revois* (le Dandy).

Voyez cette face écarlate,
Qui ressort sur un gilet blanc;
Il s'étrangle dans sa cravate,
Il va tomber d'un coup de sang (*bis*);
Et comme il doit être au martyr
Dans son habit trop court des bras!

TOUS.

C'est vraiment à pouffer de rire.

GEORGES.

Moi je ris de son embarras.

HORTENSE.

Taisez-vous, taisez-vous,

Qu'il n'entende pas,

Non, non, non,

Qu'il n'entende pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES.

(Marcel arrive en pantalon blanc, un col qui lui serre la gorge, un habit noir très étroit.)

TOUS.

Allons donc, allons, monsieur Marcel !

MARCEL.

Ma foi ! ce n'est pas une petite affaire. J'ai le cou au carcan, et cet habit me serre comme un étou. Comment ces messieurs peuvent-ils rester ainsi tous les jours sanglés comme des ânes.

GEORGES.

Comme des ânes, le mot est joli !

HORTENSE.

Il faut savoir gré à monsieur de son obéissance.

MARCEL.

Oh ! ça, c'est bien pour vous obéir en effet. (*A Georges*) Ce que je dis a peut-être quelque chose de risible, monsieur ?

GEORGES.

Au contraire, monsieur Marcel, au contraire ; vous êtes d'une défiance de vous-même...

MARCEL.

C'est de vous que je me défie, je ne me moque de personne, mais je ne souffrirai pas non plus...

HORTENSE.

C'est de la susceptibilité.

Mme DE LUSSAN.

Et c'est un vilain défaut.

M. DE LUSSAN.

D'ailleurs, vous êtes bien en état de le rendre.

HORTENSE.

N'avons-nous pas chacun nos ridicules ?

MARCEL.

Ah ! vous, madame, je vous connais une vertu qui les efface tous : c'est celle de défendre....

HORTENSE.

Ceux que j'aime, c'est vrai.

CRAO bas à Marcel.

Il ne tient qu'à vous de comprendre.

MARCEL à Crao.

Je suis comme un homme ébloui... je n'y vois plus...

CRAO.

Vous entendez... toujours.

GEORGES contre le piano.

Eh bien, mademoiselle Sophie, dans la musique nouvelle venue de Paris avons-nous quelques jolis morceaux ?

Mme DE LUSSAN.

Ah ! un très joli que l'on m'envoie le jour même de la publication.

GEORGES lisant le titre.

Contredanse, valse, galope... Voyons, voyons....

HORTENSE.

M. Marcel, c'est le moment de prendre une leçon.

MARCEL.

Je ferai tout manquer.

HORTENSE.

On vous guidera.

GEORGES.

Heureux mortel ! les dames l'invitent.

MARCEL.

Elles en ont le droit peut-être.

GEORGES.

Certainement.

Mme DE LUSSAN.

Voyons, Georges, vous chantez bien...

(Tout le monde se met en place.)

GEORGES.

C'est cela, les autres danseront. (*En riant*) C'est égal ; je me sacrifie aussi, moi. Allons, messieurs, la main aux dames !

AIR nouveau de Charles Plantade.

GEORGES.

Sous les lambris où sous l'ombrage,
Dansons, la jeunesse est à nous;
Dansons, puisqu'au dire du sage
La danse est le plaisir des fous.

La danse (*bis.*)
Est le plaisir des fous.

CHOEUR.

Sous les lambris, etc.

1^{er} COUPLET.

GEORGES.

Au moment d'une contredanse
L'amour craintif hasarde un peu;
Et lorsque la dame balance,
Sa main qui tremble est un aveu.

CHOEUR.

Sous les lambris, etc.

(On danse.)

2^e COUPLET.

GEORGES.

Dans une valse, à chaque passe,
L'amant prend un nouvel essor,
Et de ses deux bras il enlace
La beauté qui résiste encor.

CHOEUR.

Sous les lambris, etc.

3^e COUPLET.

GEORGES.

Mais la galope, folle ivresse,
Jette écharpe et voile en son cours,
Les yeux dévorent, la main presse,
C'est le délire des amours.

CHOEUR.

Sous les lambris, etc.

(On danse, après on prend la galope. En galopant Marcel marche très fortement sur le pied d'Hortense; elle jette un cri. La galope cesse; tout le monde l'entoure.)

HORTENSE à Marcel.

Ah! monsieur Marcel!..... mon pied!..... Grand Dieu,
que vous êtes lourd!

MARCEL va s'asseoir à l'opposé d'Hortense.

C'est vrai!..... lourdaud même.

HORTENSE.

Hé, bien! monsieur Marcel!

MARCEL.

Oh ! je suis trop lourd J'en ai assez ; je vous remercie, je ne danse plus.

HORTENSE.

C'est galant !

GEORGES.

Puisque votre danseur vous abandonne permettez

CRAO à Marcel.

Maladroit que vous êtes !

MARCEL.

Fou, plutôt, d'avoir essayé de lutter de gambades avec ces pantalons-là.

Mme DE LUSSAN.

Voyons, reprenons la galope.

(On recommence la galope.)

Mme DE LUSSAN.

Ah ! n'est-ce pas qu'elle est jolie ?

TOUS.

Délicieuse.

Mme DE LUSSAN.

Allons faire un tour de parc maintenant.

GEORGES à Hortense,

Et comment madame va-t-elle parler à ce monsieur de son rôle?

HORTENSE.

Je crois que je serais bien venue.

Mme DE LUSSAN.

Je me charge d'arranger tout. (*A Hortense*) Donnez-moi le bras. (*Elle la conduit du côté de Marcel.*) Hé bien ! vous voilà retombé dans la solitude.

MARCEL.

J'aurais bien fait de ne pas la quitter.

Mme DE LUSSAN.

Déjà las du monde, quand vous y débutez !

MARCEL.

Oui, par meurtrir les pieds des danseuses.

HORTENSE.

Monsieur Marcel m'en veut peut être d'avoir eu l'audace de sentir le mal qu'il m'a fait.

MARCEL.

Oh ! si jamais on me rattrape à céder à la volonté des femmes.....

HORTENSE.

Un autre s'excuserait..... Mais, lorsqu'on a du caractère....

Mme DE LUSSAN.

Allons, ma chère, il a souffert plus qu'il ne vous a fait de mal. Levez-vous, beau solitaire; d'abord parce qu'on ne resté pas assis devant deux dames debout (*il se tève vivement*), et puis offrez votre bras à madame de Cérigny.

HORTENSE.

Je serais fâchée d'arracher M. de Launay à ses méditations. (*Marcel présente son bras à Hortense.*)

Mme DE LUSSAN.

Vous voyez qu'il n'y tient pas trop. (*Elle appelle.*) Frédéric ! Frédéric ! Eh bien ! où est-il donc passé ? Comment ! monsieur, il faut qu'on vous appelle !

HORTENSE bas à madame de Lussan.

Ne vous éloignez pas.

Mme DE LUSSAN.

Nous resterons là auprès, dans le parterre.

GEORGES à Crao.

Surveille la copie des rôles.

CRAO.

Chose promise, chose due.

GEORGES.

Ah ! Crao, je t'embrasserais de bon cœur,..... (*riant*) s'il ne fallait pas me baisser.

CRAO.

C'est bien, monsieur, je me hausserai pour vous rendre la monnaie de votre pièce.

GEORGES.

Ah ! monsieur Crao fait de l'esprit.

CRAO.

J'en ai la bosse.

Mme DE LUSSAN à Hortense.

Hé bien ! venez-vous ?

HORTENSE.

Tout-à-l'heure nous vous rejoindrons.

GEORGES à Hortense.

Madame veut-elle me faire l'honneur ? (*Apercevant Marcel*) Ah ! pardon.

(Marcel fait deux pas vers Georges. Hortense l'arrête. Georges sort pas le fond.)

SCÈNE XI.

HORTENSE, MARCEL.

MARCEL, à lui-même, et tenant toujours le bras d'Hortense.

Son bras appuyé sur le mien ! C'est la première fois. . . . Je tremble et n'ose rompre le silence.

HORTENSE.

J'ai vraiment été indiscret, monsieur Marcel, d'accepter votre bras.

MARCEL.

Oh ! non.

HORTENSE à part.

Jolie réponse. (*Haut*) Savez-vous que je me suis trompée sur votre compte ?

MARCEL.

Comment cela, madame ?

HORTENSE.

Je ne vous savais pas le caractère fâcheux, irritable...

MARCEL.

Ny faites pas attention, il se fera.

HORTENSE.

Je vous le souhaite ; mais il m'effraie, pour une demande que je voulais faire à votre amitié : je n'ose plus.

MARCEL.

Ne pas oser ! avec moi, vous... ah ! parlez, madame, parlez !

HORTENSE.

C'était un moyen que j'imaginai de vous former plus vite aux usages du monde, peut-être la difficulté me souriait ; car vous n'êtes pas docile et je songeais à vous diriger moi-même.

MARCEL.

Vous-même ? oh bien, dites

HORTENSE.

Vous ne voudrez pas.

MARCEL.

Je vous le promets d'avance.

HORTENSE.

Non pas ! je veux que ce soit de votre plein gré. Mais, en vérité, monsieur Marcel, je dis je veux... je crois..

MARCEL.

Oh ! dites... encore une fois.. dites.

HORTENSE.

Eh bien, si vous vouliez être tout-à-fait aimable, je vous prierais....

MARCEL.

Non, dites : Je voudrais.

HORTENSE.

Eh bien, je voudrais que vous prissiez un rôle dans une pièce que nous allons jouer.

MARCEL stupéfait.

Moi ! un rôle ?

HORTENSE.

Oui, le rôle d'Othello.

MARCEL.

Moi qui sais à peine parler devant un cercle, moi, jouer la comédie ! vous n'y pensez pas, madame, comment ferai-je ?

HORTENSE.

Comme les autres, avec de la mémoire et de l'assurance...

MARCEL.

Je n'en ai pas du tout.

HORTENSE.

Il faut en prendre, c'est une qualité d'homme.

MARCEL.

AIR : du vaudeville de *la Haine d'une femme*.

1^{er} COUPLET.

Ordonnez. Faut-il pour vous plaire

Franchir un torrent furieux ?

Braver le feu d'un adversaire ?

J'affronte la mort à vos yeux !

Mais quoi ! jouer la comédie ?

Non, non, jamais

Je n'oserais

Ne l'exigez, pas je vous prie.

HORTENSE.

Il me refuse !

MARCEL.

Oh ! je vous prie !

HORTENSE.

Non, non, monsieur, croyez-le bien,
C'est assez, je n'exige rien.

MARCEL.

Ah! madame, croyez-le bien,
Je voudrais, mais n'exigez rien.

2° COUPLER.

HORTENSE.

De cette démarche à personne,
De cet entretien, pas un mot!
Pardonnez à votre Hédelmone,
Qui choisissait son Othello.
De paraître en scène avec elle
Elle espérait.
Qu'il lui plairait.

MARCEL.

Je serais en scène avec elle!

HORTENSE.

Pas un mot, je vous le rappelle.

MARCEL.

Écoutez-moi!

HORTENSE.

Non, non, c'est bien.

MARCEL.

Par pitié!

HORTENSE.

Je n'écoute rien.

Non, non, monsieur, croyez-le bien,
Plus un mot, je ne veux plus rien.

MARCEL.

Pitié! madame, entendez bien!
Eh quoi! vous n'écoutez rien!

(*Parlant.*)

Hortense, madame, vous ne saurez jamais tout ce que me coûte la promesse que je vous fais. Eh bien! oui, je jouerai.

HORTENSE.

Ah! vous êtes charmant.

MARCEL.

Non, non, je ne suis pas charmant.

HORTENSE.

Songez que nous devons jouer dans huit jours; qu'il y aura des répétitions; deux plutôt qu'une; qu'il faudra y assister?

MARCEL reprenant.

Ensemble.

Je l'ai promis, je le veux bien,
Je ne vous refuse plus rien.

HORTENSE.

Il a promis, il le veut bien,
Il ne me refuse plus rien.

(On entend la cloche du dîner.)

SCÈNE XII.

HORTENSE, MARCEL, Mme DE LUSSAN, CRAO, M. DE LUSSAN, GEORGES, FRÉDÉRIC, toute la société.

MARCEL.

Déjà!.....

Mme DE LUSSAN.

Hé bien, entendez-vous? Encore ici!

TOUS.

A table! à table!

Mme DE LUSSAN.

Ma chère, nous avons distribué les rôles pendant votre absence. Il n'y a que le rôle principal qui nous embarrasse.

MARCEL.

Si vous le voulez, ma cousine, je le jouerai.

Mme DE LUSSAN.

Vous, Marcel!

MARCEL.

Moi-même.

M. DE LUSSAN.

Mais c'est délicieux!

Mme DE LUSSAN.

Vous êtes adorable! il faut que je vous embrasse.

GEORGES, à de Lussan.

Il jouera! Alors il sera impossible d'y tenir.

(On entend de nouveau sonner la cloche pour le dîner.)

FINAL.

CHOEUR.

AIR : du *Barbier de Séville*.

A table, allons vite, allons tous à l'instant,
Pour causer de tout à notre aise et gaiement.

GEORGES.

Il faut nous entendre,
Nous hâter d'apprendre.

HORTENSE.

D'abord il faudra
Lire ce qu'on jouera.

GEORGES.

Adieu le concert !

CRAO à Marcel.

Aujourd'hui tout vous sert.

TOUS.

Adieu le concert.

Aujourd'hui tout nous sert.

MARCEL.

Oh ! oui ; je peux croire enfin à sa tendresse ,
D'espoir et d'amour
Mon cœur bat tour à tour.

GEORGES, CRAO, M. DE LUSSAN.

Ensemble. } Voyez donc ces yeux , ils pétillent d'ivresse.
Son cœur tour à tour
Bat d'espoir et d'amour.

FRÉDÉRIC, HORTENSE, Mme DE LUSSAN.

Dieu ! le beau plaisir ! combien il faut d'adresse
Pour jeter l'amour
Dans un cœur sans détour !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Quel plaisir extrême,
Tout va couramment ;
Voilà du plaisir , du bruit , du mouvement ;
Quel amusement !
C'est vraiment
Charmant.

(Les hommes offrent la main aux dames et sortent par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un jardin. A droite du spectateur un pavillon avec une fenêtre; on aperçoit une toilette et deux bougies allumées. A gauche est un banc de jardin, adossé contre un bosquet. Il fait nuit. Au lever du rideau, on entend les applaudissemens. Georges arrive en scène avec rapidité, regarde si personne ne peut le voir.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, puis CRAO, qui arrivé

(Sur la fin du dernier couplet il aperçoit Georges ; il se cache derrière un bosquet.)

GEORGES.

Air : *Elle va venir* (du Maçon).

1^{er} COUPLET.

Elle va venir !
L'acte finit, douce espérance !
Rien ne pourra la retenir ;
Encore un moment de plaisir.
Mon cœur qui bat me dit d'avance :
Elle va venir (4 fois).

2^o COUPLET.

Elle va venir !
Ah ! que ce mot a de puissance !
D'ivresse je me sens frémir ;
L'espoir est encore un plaisir.
Mon cœur qui bat me dit d'avance :
Elle va venir (4 fois).

(Il entre dans le pavillon ; Crao sort du bosquet, et le regarde entrer.)

CRAO.

Ah ! elle va venir ! je suis curieux de voir ce qui va se passer.

(Il se cache derrière un bosquet.)

SCÈNE II.

UN ÉPICIER, UN ÉLECTEUR, UN JOURNALISTE,
UN RENTIER, INVITÉS.

L'ÉLECTEUR au rentier.

Ah ! mon Dieu, mon cher, comme vous êtes pâle ! est-ce que vous vous trouvez mal à l'aise ?

LE RENTIER.

Ah ! mon ami , je meurs .

L'ÉLECTEUR.

De chaud ?

LE RENTIER.

D'ennui. Mais c'est indigne, d'enfermer d'honnêtes bourgeois trois heures durant dans une salle de spectacle pour entendre M. le baron de Launay crier comme un veau qu'on écorche.

L'ÉLECTEUR.

Il crie un peu fort , c'est vrai , mais il a un beau poignard.

LE RENTIER.

C'est égal , je regrette ma partie de domino chez l'adjoint.

L'ÉPICIER.

Dites-moi , messieurs , où les maîtres du château ont eu l'esprit d'aller chercher une tragédie pour nous égayer ; encore il y a tragédie et tragédie ; s'ils avaient donné celle que j'ai vue à Dijon il y a trois ans : j'allais porter de la moutarde chez le préfet ; j'étais resté à une représentation à bénéfice , on jouait aussi l'Ours et le Pacha ; mais c'était bien moins drôle que l'autre , qui s'appelait . . . Mon dieu que je suis bête , avec ma mémoire . . . une pièce si divertissante encore ! . . . Hernani.

LE RENTIER.

Vous n'êtes pas dégouté ! aussi c'est d'un de nos auteurs modèles.

L'ÉLECTEUR.

Moderne , vous voulez dire

L'ÉPICIER.

Moderne , oui , oui . . . moderne , M. Victor . . . Victor . . .

L'ÉLECTEUR.

Victor Ducange ?

LE JOURNALISTE , qui les écoutait.

Victor Hugo , mon cher électeur , Victor Hugo. (*Au marchand*) Dans le siècle des lumières , on peut être enfoncé dans la moutarde , mais il faut connaître ses auteurs.

L'ÉPICIER.

Eh ! c'est M. Criblet ! bonjour , monsieur Criblet !

LE RENTIER *bas* à l'épicier.

Qu'est-ce que c'est que ce petit sec-là ?

L'ÉPICIER *bas* au rentier.

C'est le rédacteur en chef du journal du département ; un homme de mérite , de très grand mérite , qui me prend cinq sous de moins qu'aux autres pour les annonces que je fais mettre dans sa feuille.

LE RENTIER.

Dites donc, voisin, vous me ferez faire sa connaissance.

SCÈNE III.

LES MÊMES (*à droite*); M. DE LUSSAN, FRÉDÉRIC, entrant par la gauche : ensuite Mme DE LUSSAN; HORTENSE.

M. DE LUSSAN.

Comment! vrai... Vous pensez ce que vous dites, ce n'est pas une raillerie à froid contre ce pauvre Marcel?

FRÉDÉRIC.

Je ne raille en vérité pas; et s'il n'y avait prévention de votre part, vous auriez vu comme moi qu'il a eu des momens admirables d'expression...

M. DE LUSSAN.

Allons, allons, vous vous moquez décidément.

FRÉDÉRIC.

Demandez à M. de Cérigny, qui est arrivé de Paris à temps pour voir commencer la pièce, s'il n'en a pas été frappé comme moi.

M. DE LUSSAN.

Vrai!

FRÉDÉRIC.

Vrai! Mais vous étiez entouré de fous décidés d'avance à le trouver détestable, quand même; et vous avez dit avec eux: Il est détestable pour ne pas en avoir le démenti; mais dans les momens de passion, dès qu'il parlait de soupçons, de jalousie ou de vengeance, alors sa voix tremblait, ses traits étaient altérés, et il y avait jusque dans ses mouvemens cette soudaineté de geste, ces tressaillemens imprévus qui trahissent plutôt l'ame de l'homme que l'habileté de l'acteur, j'en conviens..... Mais, enfin, il m'a fait sentir le personnage.

M. DE LUSSAN riant.

Il faut que je vous croie sur parole, car je ne l'ai pas même écouté; j'étais auprès de la jolie madame Lestor, qui nous contait des folies si drôles, si piquantes sur ce sauvage garçon, que je l'ai vu aussi baroque qu'elle le faisait.

Mme DE LUSSAN arrivant et tenant sous le bras Hortense en costume d'Hédelmone.

Comment! messieurs, vous venez causer ici, plutôt que d'aller rejoindre au salon des femmes charmantes.....

HORTENSE.

Des glaces délicieuses et des buffets garnis qui vous y attendent?

M. DE LUSSAN à Hortense.

Ravissante, belle comtesse ! ravissante !

HORTENSE.

Taisez-vous, mauvais plaisant, et laissez-moi ! Il faut que j'ôte mon rouge, pour le dernier acte.

L'EPICIER aux autres.

Puisqu'il y a un buffet, si nous allions nous rafraîchir ?

L'ELECTEUR.

Ils nous doivent cela pour la peine que nous avons prise de venir ; vous avez raison.

(Ils sortent.)

Mme DE LUSSAN prenant le bras de Frédéric.

Vous n'oublierez pas, mon jeune héros, que vous avez promis de faire danser ce soir la petite Céleste, la fille du sous-préfet ; elle est si laide, si noire et si bête, la pauvre enfant, qu'elle resterait dans son coin oubliée, si je ne la recommandais à nos amis, et j'ai quelques raisons de ménager son père.

FRÉDÉRIC riant.

Ah ! vous avez besoin de lui ?

Mme DE LUSSAN.

Oui, pour mon grand cousin Lili, qu'il m'a promis de faire exempter de la conscription.

FRÉDÉRIC.

Oh ! j'inviterai la jeune personne, je vous le promets.

Mme DE LUSSAN l'entraînant.

Vous êtes charmant aussi, ce soir. . . .

(Ils sortent, M^{me} de Lussan les suit, Hortense les laisse s'éloigner ; et entre dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

MARCEL EN OTHELLO, CRAO caché, HORTENSE, GEORGES
dans le pavillon, PIERRE suivant Marcel avec un turban à la main.

PIERRE.

Oui, monsieur, les agrafes du justaucorps se sont détachées, mais laissez moi faire. Et puis d'ailleurs venez rafraîchir votre turban devant la glace (*montrant le pavillon.*)

MARCEL s'asseyant sur le banc.

C'est bon ! c'est bon !

(Pierre sort.)

GEORGES dans le pavillon , à Hortense qui s'est placée devant une glace.

Ah! que cette pâleur naturelle vous sied mieux que ce vilain rouge! Attendez vous en avez encore là.

MARCEL.

Enfin, me voilà seul un moment avec moi-même . . . Oh! quand la pièce finira-t-elle?

CRAO sort du bosquet , et vient regarder par le trou de la serrure.
J'en étais sûr.

GEORGES.

A présent , que je rarrange moi-même ces beaux cheveux dont je suis fou.

HORTENSE.

Bien vite, bien vite! . . . car si l'on soupçonnait que nous sommes ensemble

GEORGES.

Personne ne m'a vu rentrer

CRAO l'oreille à la porte.

Non, c'est le

MARCEL sur son banc.

Que cette mascarade me pèse! Ce matin encore je me sentais heureux de paraître avec elle . . . mais depuis les demi-confidences, les soupçons de ce maudit Crao . . . et cette main que j'ai cru voir ce fat de Georges presser au détour d'une allée . . . C'est impossible, je me le suis répété cent fois; les paroles cruelles de ce damné bossu, qui me viennent sans cesse à l'esprit, me troublaient la vue.

CRAO s'approchant.

Comment! tout seul?

MARCEL.

Le voilà encore!

CRAO.

Qu'est-ce que vous faites donc dans ce coin?

MARCEL.

C'est que cette foule bruyante, ces lumières, ce bruit d'instruments, tout cela me fatigue, m'étourdit, m'enivre . . . mais de cette ivresse irritante qui brûle les sens, qui bouleverse la tête! O mes prairies, mes chasses . . . mes bois! pourquoi vous ai-je quittés pour le monde! . . . Le monde! je ne suis pas fait pour lui . . . Mais Hortense, elle! . . . devais-je m'attendre

CRAO.

Vous les avez donc découverts? vous les épiez donc?

MARCEL.

Qui?

CRAO.

Les amans.

MARCEL.

Quels amans ?

CRAO.

Vous ne savez donc pas?... .

MARCEL.

Je ne veux rien savoir, va-t'en! va-t'en!

CRAO.

Ah! je croyais que vous saviez qu'ils sont là...

MARCEL.

Là... où ?

CRAO.

Vous m'écoutez donc, à présent! Révoquez-vous en doute mes paroles, parce que je m'indigne qu'on se joue de vous, que vous ayez servi de risée?

MARCEL.

Je devrais te fouler aux pieds, t'écraser, pour tes histoires... Vois-tu, Crào... ce serait trop horrible! Pourquoi voudrait-elle me rendre aussi malheureux? Encore une fois, c'est impossible.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

CRAO ricanant.

Ah! c'est impossible?

(Crào et Marcel parlent pendant ce nocturne.)

MARCEL.

Cette voix... entends-tu, Crào?

CRAO.

J'en suis suffoqué...

MARCEL.

C'est elle!

CRAO.

Sans doute.....

MARCEL.

Et Georges!....

CRAO.

Hélas! oui,.....

MARCEL.

Es-tu bien sûr?... .

CRAO.

Oh oui! bien sûr.

NOCTURNE.

Air de la Semaine des Amours.

HORTENSE.

Aimons-nous,
C'est le bonheur!
A ta vie enchaînée,
Comme elle passe fortunée.
Quel destin enchanteur!
Mais point de bruit,
Un rien trahit:
Le soupçon dort
Peut-être encor;
Aimons nous tout bas,
Ne le réveillons pas.

GEORGES.

Aimons-nous,
C'est le bonheur, etc.

ENSEMBLE.

HORTENSE à Georges qui lui passe le bras autour de la taille.
Allons, Georges, soyez sage.....

GEORGES.

Coquette.....

CRAO.

Voyez! (*Marcel regarde.*)

MARCEL.

Ah!

CRAO.

Paix....

HORTENSE.

Toujours ce vilain mot.. Avec qui suis-je coquette?

GEORGES.

Avec tout le monde.....

HORTENSE.

Ingrat!

GEORGES.

Même avec Othello.

HORTENSE.

Avec Marcel? ah! le pauvre garçon! Me supposer un pareil goût ce serait plus que de la médisance..... ce serait de la calomnie. Demandez-moi pardon. (*Il veut baiser sa main.*) Oh! mais à genoux. Comment, monsieur, oser croire.....

GEORGES.

Je ne crois rien..... sinon que tu es adorable autant qu'il est ridicule.

CRAO.

Tenez, monsieur Marcel, allons nous-en.

MARCEL.

Non, non, j'entendrai jusqu'au bout.

HORTENSE.

Il est vrai qu'il y a un moment où j'ai failli éclater de rire... Enfin j'ai fait danser l'ours....

MARCEL.

Elle! ô mon Dieu!...

HORTENSE.

Vous devez être content! Maintenant, quand me débarrasserez-vous de ce brutal adorateur?

MARCEL.

Brutal! . . .

CRAO.

Elle ne ménage pas les termes.

HORTENSE.

C'est qu'il pourrait finir par prendre ceci au sérieux.

GEORGES.

Eh bien ?

HORTENSE.

Eh bien, quelquefois j'en ai peur ; il a je ne sais quoi dans la physionomie . . . enfin, oui . . . j'en ai peur.

GEORGES.

Enfant !

(On entend frapper trois coups.)

HORTENSE.

Oh! Georges, laisse-moi . . . J'entends le signal pour lever le rideau, je m'en vas.

(Elle s'arrange devant la glace.)

MARCEL.

Crois-tu, Crao, que je la laisserai passer ?

CRAO.

Certainement.

MARCEL.

Non !

CRAO.

Vous voudriez, au moment de finir la pièce . . .

SCÈNE V.

MARCEL, FRÉDÉRIC, CRAO, GEORGES, HORTENSE.

FREDERIC.

Hé! bien . . . (*apercevant Marcel*) on vous appelle et Hédél-mone; ainsi, vous n'avez donc pas entendu les trois coups ?

MARCEL.

J'ai entendu . . . Oui . . . Vous êtes un honnête homme, vous. Je vous prends à témoin!

(Il le pousse vers le pavillon.)

GEORGES.

Sans adieu, mon ange !

HORTENSE.

Sans adieu , et je vais mourir !

GEORGES.

Oui, pour Othello, mais pour moi tu revivras...

FREDERIC.

Malheureux ! il sait tout, je l'avais prévu.

(Hortense sort du pavillon , regarde s'il n'y a personne , et se sauve par la gauche. Pendant ce temps Frédéric retient Marcel , qui veut s'élan- cer sur Hortense. Crao s'est caché à gauche contre le bosquet.

MARCEL.

Ah ! laissez, laissez...

FREDERIC le retenant.

Qu'allez-vous faire ? c'est une femme...

MARCEL.

Une femme qui trompe !

FRÉDÉRIC.

C'est une femme, toujours...

MARCEL.

Vous avez raison, Frédéric... Mais c'est bien infame, n'est-ce pas, jeune homme ? (*Il pleure.*) Joué, joué indignement ! Maintenant je me rappelle les ris étouffés, les regards railleurs, les atten- tions perfides, si faussement interprétées ! (*Avec colère*) Est-ce qu'il ne va pas sortir, lui?... Ce n'est pas une femme ; et il faudra bien que je me venge, enfin !...

UNE VOIX dans la coulisse..

On n'attend plus qu'Othello pour commencer ; Hédelmone est là.

FRÉDÉRIC cherchant à l'apaiser.

Calmez d'abord la cruelle agitation qui vous oppresse.

LAPIERRE accourant.

Monsieur Marcel, on va lever le rideau.

FREDERIC.

Monsieur est prêt.

CRAO.

Commencez toujours ; il n'est pas de la première scène.

(Lapierre sort.)

FRÉDÉRIC à Marcel.

Vous voyez, l'on vous attend...

MARCEL.

Pour jouer... Ah ! oui, je me souviens, je joue avec elle, je le lui ai promis au nom de mon amour ; oui, je joue Othello, Othello où j'amuse tant !... Othello où je suis si bouffon ; Othello le sau- vage ; le farouche Othello, si plaisant dans mes traits !

FREDERIC.

Allons, mon cher Marcel, soyez homme !...

MARCEL.

Eh bien ! oui, je le serai ; elle ne me fera pas grâce d'une raillerie, c'est égal, je supporterai mon rôle jusqu'au bout. Le lâche est donc endormi là-dedans ?...

(Il veut entrer dans le pavillon.)

FREDERIC, le retenant.

Que voulez-vous faire ? une esclandre !

MARCEL.

Non, non... J'y vais ; n'ayez pas peur, je ne le tuerai pas, mais je veux qu'il sache...

GEORGES sortant.

Il n'y a pas de danger maintenant.

MARCEL.

Ah ! (*Il le prend par le bras et le retient fortement.*) Frédéric, Crao, je vous prends à témoin que ce fat, indigne du nom d'homme, n'a pas craint de me rendre le jouet de tous les habitans de ce château, avec une femme...

GEORGES.

Monsieur, n'achevez pas !...

MARCEL le serrant plus fort.

Tu m'écouteras devant eux ; ce n'est pas une main de femme, celle qui serre la tienne en ce moment, tu dois le sentir !

GEORGES.

Je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous demanderez, mais ailleurs.

MARCEL.

Tu m'écouteras ici, devant eux ! Oh ! je ne veux pas, il ne faut point faire d'esclandre, comme ils disent... Compromettre une femme si estimable... ce serait... D'ailleurs on m'attend pour finir la pièce. Mais ce que je veux, c'est que le public ne rie pas trop long-temps à mes dépens, ni toi, faquin ! Non... non... Tout à l'heure... tu m'as insulté, tu m'as bafoué (*en riant avec rage*) il faut que je t'insulte, que je te bafoue... c'est justice, c'est revanche... Tiens !... tiens !...

(Il lui donne un soufflet.)

CRAO.

Il me venge enfin !

GEORGES.

Misérable !

MARCEL le tenant toujours.

Toi-même, misérable! Je te fais raison, je suis dans mon rôle...
Adieu, Georges!

GEORGES.

Vous abusez lâchement de votre force, vous me broyez le bras.... Mais.... nous nous reverrons?...

MARCEL.

Oui... Mais ne troublons pas les plaisirs des autres; j'ai eu la patience de ne pas troubler les tiens, moi. (*Il entraîne Frédéric.*)
Venez! venez! maintenant je peux finir la pièce....

(Ils sortent par la gauche.)

CRAO avec un rire moqueur.

Monsieur Georges, cela vaut bien le coup de cravache que vous m'avez donné, hem?....

GEORGES ne l'écoutant pas.

Sa vie ou la mienne!.... A mort!.... à mort!....

(Il sort désespéré, Crao le suit en se frottant les mains.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon. A droite et à gauche sont des banquettes et des fauteuils. Les femmes sont sur le devant, les hommes derrière. Dans le fond l'on voit un petit théâtre dont la toile est baissée.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LUSSAN, Mme DE LUSSAN, M. DE CÉRIGNY
L'ÉPICIER, CRAO, LA SOCIÉTÉ; puis ensuite FRÉDÉRIC.

M. DE LUSSAN.

Hé bien! est-ce que votre Othello n'est pas retrouvé?

FRÉDÉRIC.

Taisez-vous donc, il est là. . . . nous étions ensemble.

CRAO.

Oui, nous étions ensemble.

(On entend frapper trois coups.)

PLUSIEURS VOIX.

Chut! silence!

(Le rideau du fond se lève, et l'on voit la chambre d'Hédelmone; elle est assise tenant une lyre dans ses mains, à sa gauche se trouve une table avec une lampe dessus.)

ROMANCE D'OTHELLO.

HORTENSE.

Auprès d'un saule, Isaure,
En proie à son tourment,
De celui qu'elle adore
Plaignait l'égarement;
L'écho, le doux zéphyre
Allaient dire ses chants:
Garde pour le parjure
Tes soupçons outrageans;
Tu verras l'imposture,
Il ne sera plus temps!

L'écho, le doux zéphyre
Allaient dire ses chants.

(On entend le vent.)

SCÈNE II.

HEDELMONE, HERMANCE.

HEDELMONE.

D'où vient ce bruit ? O ciel !

HERMANCE.

C'est la tempête.

HEDELMONE.

Hermance

La nuit sera terrible et l'orage commence.

HERMANCE.

Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux ;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HEDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas, venez, belle Hédelmone !

HEDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisiras-tu
Quand j'ai quitté mon père et blessé sa vertu !
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas ! en vous quittant je sens couler mes larmes.

HEDELMONE.

Je le veux !

HERMANCE.

J'obéis. Je vous laisse ; en quel lieu !
Ma fille, mon enfant !

HEDELMONE.

Ma chère Hermance, adieu !

(Hermance sort par la gauche et revient se placer avec les spectateurs.)

L'EPICIER avec enthousiasme.

O nature ! la femme de chambre...

TOUS.

Chut ! silence !

HEDELMONE.

Ah ! je vois mon erreur ! mais ta bonté pardonne ;
Mon Dieu, ne punis pas la trop faible Hédelmone !

(Elle se place sur son lit.)

Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissans
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens ;
Son calme , sa fraîcheur se répand dans mes veines ,
Et suspend ma frayeur , mes souvenirs , mes peines .
Sommeil , donne à mon cœur ce repos précieux
Dont l'aimable douceur vient d'accabler mes yeux !

PLUSIEURS PERSONNES applaudissant.

Très bien ! très bien !

D'AUTRES VOIX.

Chut ! silence !

SCÈNE III.

LES MÊMES, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui , je me le promets . . . oui ; ma fureur peut-être
M'entraînerait trop loin , j'en veux être le maître .
Non , tu ne mourras pas ! . . . Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés !

LE JOURNALISTE.

Sombres clartés ! c'est bien mauvais goût .

L'ÉPICIER.

Silence donc !

OTHELLO.

Avec quel souffle pur je l'entends qui respire !
Un charme tout-puissant près d'elle encor m'attire !
Voyons comment , perfide avec naïveté ,
Son front pourra s'armer contre la vérité .
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure !
Mon malheur est certain , je connais mon injure ;
Oublions tout , mourons

HEDELMONE se réveille .

Dieu ! qu'est-ce que je vois ?
Est-ce vous , Othello ?

OTHELLO.

Rassurez-vous , c'est moi .

HEDELMONE.

Quel sujet , pardonnez ma surprise inquiète ,
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite ?

OTHELLO.

Je venais près de vous , en secret agité ,
Reprendre un peu de calme et de tranquillité .

HEDELMONE.

Et quel trouble si grand à me voir vous excite ?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite....

HEDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur ?

OTHELLO.

Moi!.... non.....

L'ÉPICIER.

Ah! très bien!

LE JOURNALISTE,

Mais silence donc!

HEDELMONE.

Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête
Ce bandeau dont l'amour para votre conquête;
J'ai voulu qu'il servit, non pas à ma beauté,
Mais à nourrir mon père en son adversité :
Un jeune homme, à Venise, en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme! Son nom?

M. DE LUSSAN apercevant Georges qui entre.

Monsieur Georges!.....

Mme DE LUSSAN.

Allons donc! vous allez manquer la dernière scène.

TOUT LE MONDE.

Mais paix donc!

Au nom de Georges, Hortense a regardé celui-ci avec intérêt; Marcel la ramène brusquement en scène.)

L'ÉPICIER.

Mais silence donc! ils m'ôtent tout mon agrément.

OTHELLO.

Je ne suis point jaloux ;
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous ?

HEDELMONE.

De moi! de moi! grand Dieu!

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime ?

HEDELMONE.

Je dois en convenir; je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Et si pour mon rival il s'était présenté?

HEDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurais accepté

OTHELLO.

Vous m'aimez donc ?

(Murmures dans la salle, et sourire d'Hédelmone qui adresse les vers suivans à Georges.)

HEDELMONE.

Écoute, il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello. . . qu'il produise. . . .

(Elle ne peut achever et part d'un éclat de rire.)

OTHELLO, la saisit rudement.

Hé bien ! le ciel, vengeur
D'un père, contre toi doit armer sa fureur ;
Il doit faire connaître à toute la nature
Du plus perfide cœur la plus noire imposture ;
Un cœur qui s'est joué des sermens, de sa foi,
Capable de tout crime : et ce monstre, c'est toi !

(Il la pousse fortement, elle jette un cri.)

HEDELMONE.

Ah ! mais. . . . (Elle regarde) Mais. . . .

Mme DE LUSSAN.

Cette scène fait mal.

M. DE LUSSAN.

Ils sont dans la vérité de leurs rôles, écoutons.

OTHELLO.

Hé bien ! regardez-moi, me reconnaissez-vous ?

HORTENSE.

Ah ! ce regard. . . . J'ai peur !. . . . j'ai peur !. . . .

Mme DE LUSSAN.

Mais c'est affreux !. . . .

HORTENSE.

Laissons, finissons. . . . Mon dieu !

MARCEL.

Ah ! tu ne railles plus maintenant !. . .

L'ÉPICIER.

Ils font de la prose, c'est charmant !

HORTENSE.

Ah ! grace, grace, monsieur Marcel !

M. DE LUSSAN.

C'est superbe ! elle confond le personnage avec l'acteur, c'est admirable !

PLUSIEURS VOIX.

Chut! silence!

MARCEL.

Tu te sens donc en ma puissance? J'étais à la porte du pavillon... j'ai tout vu, tout entendu! Tu comprends.....

HORTENSE.

Ah!.....

OTHELLO, reprenant avec énergie.

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à Dieu?

HORTENSE.

Oh! pardon!

MARCEL.

Point de pardon, il faut que je sois vengé!

L'ÉPICIER.

Parfait! parfait!

PLUSIEURS VOIX.

Silence! chut!

HORTENSE criant.

Georges! Geor.....

(Marcel la pousse rudement sur le lit et tire les rideaux sur lui.)

MARCEL à Hortense.

Ton Georges, je l'ai souffleté tout-à-l'heure devant témoins...
Ris donc! mais ris donc!.....

(Tout le monde applaudit.)

(Hortense jette un cri, on applaudit encore.)

GEORGES se lève précipitamment, ainsi que tout le monde;
Marcel entr'ouvre le rideau, et Georges aperçoit Hortense qui est morte.

Arrêtez!.....

MARCEL se soutenant à peine et un poignard enfoncé dans la poitrine.

Georges, viens donc voir.....

(Tout le monde se précipite vers le lit.)

GEORGES les retenant.

Que personne n'approche!

MARCEL.

Si, si, approche, Cérigny, je te laisse en présence de l'amant de ta femme! (*Cérigny, qui s'est approché de Marcel, veut se précé-*

pitier sur Georges, mais on le retient; il s'affaise, tombe un genou à terre devant Hortense, la main sur son cœur.) Oh! elle ne trompera plus personne. . . . elle est bien morte!

TOUT LE MONDE.

Morte!

FREDERIC, à Crao, à l'avant-scène.

Quoi! ce Georges. . . . il échapperait!

CRAO désignant M. de Cérigny qui a pu se rapprocher de Georges, et qui le tient par le bras.

Oh! le mari le tuera. . . . Voyez!

(Marcel veut faire un effort pour se relever; il saisit les rideaux, mais le poids de son corps les entraîne. Il tombe mort.)

FIN DE LA PIÈCE.